

Il était donc mort. Konstantin Flastair rayé de la carte. Le mari, le père, le juge, et plus rien. Abstrack tenterait bien de prolonger sa mémoire, mais Abstrack avait trop peur de sa propre disparition pour honorer longtemps ce qui n'était plus. Effacé, Konstantin, absorbé comme le reste. Abstrack ne poussait pas sur des ruines, elle exigeait comme fondation l'énergie du présent, cette urgence fébrile à être toujours debout, jamais fragile, jamais malade, jamais faible, raide, sûre de sa force, toujours debout. Il était 23 h précise, et j'étais couché, comme tous les soirs, Zukia Flastair montait l'escalier, frappait à la porte du bureau et il y eu le bruit, pas de cri, juste le bruit. Je suis sorti de ma chambre, ma mère, figée, se tenait devant la porte attendant qu'elle s'ouvre, mais personne ne venait, il n'y avait pas de statue, pas d'ombre en arrière plan, pas de chat qui se glissait entre les jambes. Ma mère ne bougeait pas, la porte fermée face à elle, le silence écrasant derrière le bruit, le silence du couloir, le silence des murs qui se resserraient sur elle. *Konstantin*, elle a appelé, un miaulement lui a répondu. Nous n'avions pas la clef, nous avions seulement, elle, la stupeur, moi, la fatigue, et la porte close devant nous. *Auguste*, a dit ma mère. Je ne savais pas quoi faire : j'allais m'endormir, j'avais déjà éteint ma lumière, j'avais une interro de maths le lendemain, et je me retrouvais là en pyjama avec ma mère qui me demandait quelque chose que je ne comprenais pas. *Auguste*, elle a répété. Je me suis penché, hésitant, vers le trou de la serrure, avec la crainte de la présence d'un œil planté juste derrière, l'œil de Konstantin qui m'aurait scruté jusqu'aux confins du cerveau, me creusant la cervelle. Mais dans le trou il n'y avait que le chat, le chat assis sur le tapi se léchant les pattes entre les griffes, le chat éclairé par ce qui devait être la lampe du bureau, le chat bien assis dans le trou de la serrure. *Le chat a bouffé mon père*, j'ai pensé, ça m'est venu comme ça, *le chat a bouffé mon père*. Ma mère m'a tapé sur l'épaule, *Je ne vois rien*, j'ai dit, *Konstantin*, a crié ma mère et elle

s'est mise à frapper contre la porte. Je lui ai attrapé le bras, elle tremblait, elle murmurait le nom, le nom du mari, le nom du père, mais, nous le savions désormais, ne subsistait plus du juge Flastair que le bruit, Konstantin Flastair réduit à un bruit dévoré maintenant par le silence, le bruit d'une chute un peu molle. Ma mère continuait de répéter son nom comme pour conjurer la chute des murs sur sa tête, moi, j'ai osé, j'ai enfoncé la porte, il était là étendu, le fléau d'une balance d'orfèvre plantée dans le dos, la main crispée sur un chiffon à poussière, un escabeau basculé, et le chat qui se léchait les pattes, mais c'est moins le corps disloqué que je regardais que la pièce interdite et obscure dont les murs étaient recouverts de larges étagères montant jusqu'au plafond et où s'alignaient des dizaines et des dizaines d'articles de quincaillerie, tous encore bien rangés dans leurs emballages : battoirs, moulinettes, pots de pâtes et de colles, aérosols, vis et boulons, racloirs, hachoirs, balances de ménage, balais, nettoyeurs à vapeur, seaux en plastique, sac en papier, poubelles à pédale, attrape-mouches, grattoirs, ventilateurs, pinces à molette, haches, marteaux de tapissiers, tournevis à cliquet, boulonneuses, taraudeuses, piton, écrous, rondelles, ponceuses, écrase-purées. Mon regard allait d'une étagère à une autre, d'un ramasse-poussières à une boîte de clous, d'une poêle à frire à Zukia Flastair recroquevillée à côté du cadavre de Konstantin. Elle ne disait plus rien, elle ne dit plus rien, le sang s'échappait du dos, s'étendait sur le tapis, avançait vers ses genoux, bientôt il atteindrait le tissu de sa robe, elle aurait deux taches rouges qu'elle froterait avec furie de ses mains tremblantes. *Il faisait le ménage, il a perdu l'équilibre*, j'ai dit, elle n'a rien répondu, le chat s'est mis à ronronner et Konstantin continuait de se vider de son sang, Konstantin le muet entouré de toute sa quincaillerie. J'ai pris immédiatement ma décision : je devais me rendre chez Kornakov, le garagiste, pour modifier le break.